

L'anxiété mise en scène Staging Anxiety

Jacques Doyon

Numéro 73, septembre 2006

Théâtre de la mélancolie
Theatre of Melancholia

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)
1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Doyon, J. (2006). L'anxiété mise en scène / Staging Anxiety. *Ciel variable*, (73), 5-5.

L'anxiété mise en scène | Staging Anxiety

Les photographies rassemblées dans ce numéro relèvent de la mise en scène. Elles s'insèrent dans un courant, qui a traversé toute l'histoire de la photographie, tel que le démontre avec brio l'exposition *La photographie mise en scène. Créer l'illusion du réel*, qui se tient présentement au Musée des beaux-arts du Canada¹. Ces pratiques prennent à rebours la croyance en une photographie objective, en une image qui ne serait que trace du réel. Elles donnent au contraire toute la place à une vision du réel ancrée tout autant dans la culture du médium photographique que dans celle des autres formes de la culture visuelle que sont la peinture, le théâtre, la performance, le cinéma ou la publicité. Elles déploient ainsi une interdisciplinarité spécifique à l'image photographique dont le potentiel narratif est complexe.

Les œuvres rassemblées ici, celles de Gregory Crewdson, Matthieu Brouillard et Janieta Eyre, traitent des frayeurs et des peurs qui hantent le confort de nos sociétés aisées et font craquer le vernis d'un bien-être fondé sur l'épanouissement personnel et la consommation. Ces angoisses prennent souvent la forme d'une mélancolie et d'une tristesse sourde qui peuvent déboucher sur le dérèglement, la violence, la névrose et la folie. Elles peuvent aussi, fort heureusement, être une source de créativité, ce que démontre à l'envi l'exposition *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, présentée aux Galeries nationales du Grand Palais de Paris l'hiver dernier². Bile noire, tristesse, spleen, dépression sont quelques-unes des figures qu'a prises la mélancolie au fil des âges, tout en demeurant, à notre époque, largement associée au romantisme. Cette mélancolie évoque pourtant toujours bien ces craintes, ces phobies, ces peurs, et leurs effets anesthésiants, qui caractérisent une large part de notre rapport au réel, tout comme l'imaginaire catastrophiste qui anime les médias à grande diffusion.

Depuis 1995, le photographe américain Gregory Crewdson a créé une œuvre, en six séries seulement, considérée comme significative. Ses images constituent de grands tableaux mettant en scène les frayeurs et les angoisses des classes moyennes de la banlieue américaine. Incendies, inondations, abîme qui s'ouvre dans le plancher du salon, secret enfoui dans le jardin, battue dans les terrains vagues, petits drames de couples, exhibitionnisme, somnambulisme, errance et désœuvrement sont quelques-uns des micro-événements, dont on ne connaît ni les tenants ni les aboutissants, qui illustrent les failles du bonheur américain. Avec des formats de plus en plus amples et des procédés relevant de la production cinématographique, l'œuvre de Crewdson oscille entre les univers d'Edward Hopper et de David Lynch.

Le jeune photographe et vidéaste montréalais Matthieu Brouillard produit une œuvre singulière nourrie de théâtralité et de pictorialité. Ses grandes images en noir et blanc mettent en scène des corps masculins âgés, parfois nus, dans des intérieurs très inhospitaliers. Elles montrent des êtres pétrifiés par une tension intérieure extrême ou figés dans un mouvement qui a soudain perdu tout sens, la tête parfois abandonnée comme celle d'un pantin. Un drame sourd se joue dans ces images : plus que dans le dénuement et la perte de sens, il réside dans ce que ces personnages sont hantés par l'indifférence absolue qui les entoure. En cela, ces images sont tout à fait contemporaines.

Avec sa récente série photographique, Janieta Eyre poursuit l'exploration fantasmagorique de son monde intérieur, de ses fantaisies psychiques et des méandres de sa personnalité en s'éloignant de l'autoportrait et en transposant ses mises en scène sur des modèles. Les tourments et les peurs de l'enfantement s'y profilent, avec la hantise de l'enfant mort-né et une conscience suraiguë du corps comme matière organique. Les figures allégoriques du dérèglement et de l'effroi, avec l'oiseau qui s'extirpe de la bouche, le cochonnet mis à bas, la viande animale ou les viscères de forme phallique qui servent de parure, expriment ici le non-dit d'une fragilité intérieure contenue.

Jacques Doyon

1. Réalisée sous la direction de Lori Pauli, l'exposition se poursuit jusqu'au 1^{er} octobre 2006. Elle est accompagnée d'un important catalogue.

2. Réalisée sous la direction de Jean Clair, cette exposition a été organisée par la Réunion des musées nationaux et les Staatliche Museen zu Berlin, et présentée à Paris du 13 octobre 2005 au 16 janvier 2006.

The images brought together in this issue fall under the rubric of the "staged" photography. They are inscribed within a current that has flowed throughout the history of photography, as the exhibition *Acting the Part: Photography as Theatre*, currently on at the National Gallery of Canada, brilliantly demonstrates. These practices turn the belief in objective photography, an image that is but a trace of reality, on its head. On the contrary, they make room for a vision of reality anchored both in the culture of the photographic medium and in that of other forms of visual culture: painting, theatre, performance, cinema, and advertising. They thus deploy an interdisciplinarity specific to the photographic image, whose narrative potential is complex.

The works in these pages by Gregory Crewdson, Matthieu Brouillard, and Janieta Eyre deal with the frights and fears that haunt our comfortable, affluent societies and crack the varnish of a well-being based on personal fulfilment and consumption. These anxieties often take the form of a melancholy and muted sadness that can lead to excess, violence, neurosis, and madness. It may also, very fortunately, be a source of creativity, as admirably illustrated by the exhibition *Mélancolie. Génie et folie en Occident*, presented at the Galeries nationales du Grand Palais de Paris last winter. Black bile, sadness, spleen, and depression are some of the forms that melancholy has taken over the ages, although in our times it is associated mainly with romanticism. Melancholy evokes well, however, the fears, phobias, frights, and their anaesthetizing effects that characterize much of our relationship with reality, just as the catastrophist imagination that drives the mass media does.

Since 1995, American photographer Gregory Crewdson has developed a body of work, in just six series, considered significant. His images are composed of large canvases staging the fears and anxieties of the American suburban middle class. Fires, floods, abysses that open in the living-room floor, secrets buried in the garden, searching through empty lots, the little dramas of couples, exhibitionism, sleepwalking, drifting, and anomie are some of the micro-events, of which we know neither the details nor the outcomes, that illustrate the fault lines in American happiness. With ever-larger formats and processes related to movie production, Crewdson makes works that waver between the worlds of Edward Hopper and David Lynch.

The young Montreal photographer and video artist Matthieu Brouillard is producing a unique body of work fed by theatricality and pictorialism. His large black-and-white images stage aged masculine bodies, sometimes nude, in very inhospitable interiors. They show people petrified by extreme inner tension or frozen in a movement that has suddenly lost all meaning, the head sometimes as limp as a puppet's. A mute tragedy plays out in these images: more than in the destitution and loss of meaning, it resides in the fact that these individuals are haunted by the absolute indifference that surrounds them. In this respect, these images are absolutely contemporary.

With her recent series of photographs, Janieta Eyre continues her phantasmic exploration of her inner world, her psychic fantasies, and the twists and turns of her personality, distancing herself from the self-portrait and transposing her stagings into models. The torments and fears of childbirth are portrayed, with the shame of the stillborn and the super-awareness of the body as organic matter. The allegorical figures of disorder and terror, with the bird pulled out of the mouth, the piglet given birth to, the animal meat or phallus-shaped viscera serving as adornment, express what is unsaid about interior fragility.